

LES TROIS FANTAS- TIQUES

DIEGO MURGIA EMMANUELLE BERCOU RAPHAËL QUENARD

UN FILM DE MICHAËL DICHTER

BENJAMIN TELLIER JEAN DEVIE
UN SCÉNARIO DE MICHAËL DICHTER ET MATHIAS GAVARRY
AVEC LA COLLABORATION DE JUDITH GODINOT



RECTANGLE PRODUCTIONS ET LES FILMS NORFOLK PRÉSENTENT

DIEGO MURGIA EMMANUELLE BERECOT RAPHAËL QUENARD

LES TROIS FANTASTIQUES

UN FILM DE MICHAËL DICHTER

IH36 – FRANCE – 2024 – SCOPE – 5.1

DISTRIBUTION

9, rue Pierre Dupont
75010 Paris
contact@zinc.fr

Zinc


AU CINÉMA LE 15 MAI

Matériel disponible sur
<https://zinc.fr/film/les-trois-fantastiques/>

RELATIONS PRESSE

Laurent Renard
Tél. : 01 40 22 64 64
laurent@presselaurentrenard.com

SYNOPSIS



Max, Vivian et Tom, 13 ans, sont inséparables. Ce début d'été est plein de bouleversements : la dernière usine de leur petite ville des Ardennes ferme tandis que Seb, le grand frère de Max, sort de prison. Ses combines vont peu à peu entraîner les trois adolescents dans une chute qui paraît inéluctable...

ENTRETIEN AVEC
**MICHAËL
DICHTER**
RÉALISATEUR

***LES TROIS FANTASTIQUES* se déroule en Région Grand Est, entre Charleville-Mézières et Revin, comme pour *POLLUX*, votre précédent court-métrage. Pourquoi avoir choisi ce lieu en particulier ?**

Cette région, et plus précisément cette zone des Ardennes, me parle énormément. J'ai eu le sentiment, dès les premiers instants à Revin et avant même d'y tourner le court-métrage, que cette ville était la jumelle de condition sociale actuelle de la ville de région parisienne dans laquelle j'ai grandi au début des années 2000. Toutes les rencontres que j'ai faites dans les Ardennes allaient dans le même sens : les personnes qui y vivent ont une âme battante et généreuse, mais elles se sentent laissées pour compte, isolées. À cause de la désindustrialisation,

à cause du chômage, à cause du manque de perspectives. Une ville comme Revin a compté jusqu'à 12 000 habitants à la fin des années 60. Il en reste à peine plus de 5 000 aujourd'hui. Presque deux voisins sur trois ne sont plus là. Ceux qui sont restés ont été très marqués par ces départs.

LES TROIS FANTASTIQUES est un film qui tourne autour de la question de l'abandon : un père absent qui a abandonné ses enfants, une mère qui abandonne son rôle de mère, un grand frère qui abandonne son petit frère, un ami qui abandonne ses amis dans une ville où les habitants ont abandonné la lutte et où l'usine qui les fait tous vivre abandonne le territoire.

Ce sont des choses qui me parlent. Quand le système est trop écrasant pour lutter, il faut trouver d'autres manières pour vivre et survivre, c'est ce que je raconte dans ce film.



Et en plus, les Ardennes sont tellement cinématographiques, à toutes les saisons !

Je ne remercierai jamais assez Léo Pignaud, du bureau d'accueil des tournages de la Région Grand Est qui, en 2017, m'a conseillé d'aller visiter Revin en ayant l'intuition que c'était l'endroit que je cherchais pour implanter mes histoires.

Le film est très marqué par tout un héritage du cinéma américain et notamment du teen movie.

On pense beaucoup à des films comme *STAND BY ME* de Rob Reiner ou *LES GOONIES* de Richard Donner. Ce sont des influences qui ont compté à l'écriture ?

Je passe beaucoup de temps à « discuter » avec les films des autres, ceux qui m'inspirent. Je les regarde plusieurs fois, je les décortique. *STAND BY ME* et *LES GOONIES* bien sûr ont beaucoup compté. Ce sont des films marquants, des films qui viennent de l'enfance, que tu ressasses. Ils reviennent automatiquement. Je fais partie d'une génération qui a été élevée par ce cinéma-là. Il y a aussi *NORTHWEST* de Michael Noer, notamment en ce qui concerne la relation fraternelle, à quel point elle peut avoir une influence déterminante. *LITTLE ODESSA* a aussi été important. James Gray est quelqu'un qui m'inspire beaucoup. À la question : « comment envisagez-vous le cinéma ? », il a un jour répondu « c'est un mélange entre la vérité et le spectacle ». Il a mis le doigt sur quelque chose qui va me suivre très longtemps.



Est-ce que vous envisagez la dernière séquence du film comme une possibilité de réconciliation ou comme la fin définitive d'une époque ?

LES TROIS FANTASTIQUES est un film sur la nostalgie, c'est un film qui marque pour moi la fin d'une époque, comme pour ces gamins. Ce qui leur reste, ce sont les souvenirs. Il y a ces plans sur les photos dans le container, les trophées, les traces de leur passé. Ils ont vécu tout ça. Cette amitié va rester là. Comme dans **STAND BY ME**, ce qui perdure à la fin, c'est la nostalgie d'une époque qui était plutôt chouette. Je suis convaincu que notre propre passé étant ce qui nous a construit et fait de nous qui nous sommes, c'est en lui qu'on trouve, souvent, des réponses aux questions qu'on se pose, même des années plus tard. La nostalgie n'est pas synonyme, pour moi, de regret, de mélancolie. C'est plutôt une force, un sentiment que je trouve noble.

Pouvez-vous nous parler de l'utilisation de la chanson *True Love Will Find You In The End* de Daniel Johnston au début du film ?

Daniel Johnston c'est le courant de la lo-fi, c'est l'émotion à l'instant présent : j'ai une chanson dans la tête, j'ai envie de l'écrire, je ne prends pas le temps de corriger. L'inspiration arrive, tu la joues à la guitare, tu la chantes et tu la livres comme ça, de manière brute. Je trouve ça très beau. C'est quelque chose qui, pour moi, est très relié à l'enfance.

J'avais besoin d'un chanteur qui écrit sur l'enfance. J'adore le parcours de Johnston, qui il est, le personnage. J'avais envie de mettre de l'enfance dès le début du film.

Ce qu'il raconte dans sa chanson me touche : le vrai amour finit par te trouver, et le vrai amour, en tout cas pour Max, c'est l'amitié. Johnston c'est la beauté de l'imperfection, c'est comme l'enfance. C'est quelqu'un qui parle très bien de l'amour et de la trahison, avec des mots très simples.

La musique est très présente dans le film. Est-ce que vous pouvez me parler de ce parti pris de mise en scène et de votre collaboration avec le compositeur Hugo Gonzalez-Pioli ?

J'aime tous les outils du cinéma : la musique, la chorégraphie, le jeu, la mise en scène, l'image, la lumière... Puisque j'ai tout ça à disposition, je ne veux me priver de rien, j'ai envie de tout explorer.

Démarrer le film avec Johnston, dans un cours d'anglais, c'est une manière de faire un pacte : je ne mens pas sur le fait que j'aime le cinéma américain. J'aime beaucoup la musique dans les films, c'est un élément dont je n'ai pas envie de me priver, ça me permet de m'amuser encore plus avec la mise en scène. On a travaillé avec Hugo bien en amont du tournage, on avait les premières musiques un an avant, composées sur scénario. On a énormément échangé sur le film, les musiques n'ont cessé d'évoluer. Au final, Hugo a composé 55 minutes de musique pour le film !

Est-ce aussi par amour du cinéma que vous avez eu envie de brasser autant de genres ? Le film débute sur une tonalité très teen movie, se déplace vers la chronique sociale pour finalement se transformer en tragédie.

Je suis comme ça dans la vie, je passe d'un sujet à un autre très rapidement. J'ai besoin de faire plein de choses en même temps. Je me lance dans un film comme si c'était le dernier et j'aime surprendre les gens, j'adore les surprises.

Je pense qu'on réalise toujours les films qu'on a envie de voir au cinéma et quand je vais au cinéma, j'ai envie d'être pris, j'ai envie qu'on ne me lâche pas. J'aime être submergé et c'est ce dont j'avais envie avec ce film.

Je voulais que ça commence comme un buddy movie qui nous amène vers la tragédie, j'avais envie de filmer une bande de copains mais aussi de parler du conflit de loyauté entre deux frères. Je voulais que ça devienne le cœur du film : un ado de 13 ans tiraillé entre sa famille de sang et celle qu'il s'est choisi. Quand tu as un grand frère qui sort de prison et qui te demande de faire un dernier coup pour lui, tu sais très bien que ça ne peut pas bien se terminer, même si c'est un personnage que tu as envie de sauver. Ce qui me plaisait aussi, c'était qu'il y ait une vraie transformation des personnages. Je voulais aussi que cette transformation s'incarne visuellement.

Le film est au départ très solaire et s'assombrit au fur et à mesure, comme le visage de Raphaël Quenard.



À l'écriture, avez-vous envisagé chaque personnage comme les représentants, les types d'un genre en particulier ?

Oui, ils ont été envisagés comme des types, on le voit très bien au sein du groupe des trois amis. Ils devaient être trois représentations de ce qu'est un enfant.

Il y a Tom, le gamin le plus innocent, le plus mignon dont on pressent déjà qu'il va morfler. Vivian, c'est l'enfant qui se prend pour un adulte, c'est le chef de la bande. Puis il y a l'enfant qui est déjà un adulte mais qui ne le sait pas encore, c'est Max. Il va le découvrir au fur et à mesure et conscientiser cette place. Il a déjà quitté l'enfance et son innocence.

Les trois amis appartiennent à des classes sociales assez différentes, notamment Tom qui est plus aisé. Filmer la réunion, le lien très fort de ces trois personnages, c'est une manière de filmer une utopie ?

Oui, l'enfance et l'école font partie de ces rares occasions de mixité. Plus tard, ça disparaît. Que ce soit à Revin ou à Montreuil, c'est quelque chose de visible : l'école publique permet un mélange entre futurs patrons et futurs employés. Mais une fois que les études se poursuivent, c'est terminé. Tu perds déjà ça au lycée. Quand Max dit « soit t'es avec nous, soit t'es contre nous », il crée déjà une séparation sociale.

Dans le film, il y a cette scène où Vivian dit à Max : « Peut-être que dans un autre monde, on vit pas dans la même ville, et tout ce qu'on a fait, on aurait pas été obligé de le faire. » C'est une idée qui traduit de manière assez poétique ce que peut être le déterminisme social. On a aussi l'impression à ce moment-là que le film pourrait bifurquer vers le fantastique.

On a tous envie de croire en une vie parallèle, de vivre mille vies, c'est aussi pour ça qu'on va au cinéma je crois. Dans mon prochain film, il sera question d'un univers auquel je n'ai pas accès, et c'est le cinéma qui me le rend accessible. Cette idée du multivers plaît aux ados comme aux adultes, c'est un sujet qui est universel.

Pouvez-vous me parler du choix d'Emmanuelle Bercot dans le rôle de la mère ? Est-ce que le fait qu'elle-même, en tant que cinéaste, ait déjà filmé l'enfance dans *LA TÊTE HAUTE*, a été un critère ?

Non, ça n'a pas été ça, le déclic. Simplement, il y a des comédiens et des comédiennes que tu regardes depuis toujours, avec qui tu as envie de travailler et avec qui tu sais qu'humainement, ça va bien se passer. Ce sont des questions d'intuition que tu as ou pas avec certaines personnes. Je savais qu'Emmanuelle serait parfaite pour le rôle. Je trouve que c'est une actrice incroyable. J'avais été



sidéré devant **MON ROI**, c'est fou toutes les émotions par lesquelles elle passe et tout ce qu'elle arrive à nous faire vivre, ressentir.

Comment s'est faite la rencontre avec Raphaël Quenard ?

J'avais découvert Raphaël dans un court-métrage qui s'appelle **LES MAUVAIS GARÇONS** [d'Elie Girard] et dans la série **FAMILY BUSINESS**, dans des rôles qui n'ont rien à voir avec celui des **TROIS FANTASTIQUES**. J'ai tout de suite décelé chez lui une humanité particulière. J'ai ressenti une forme d'évidence. À l'époque, il n'était pas connu comme aujourd'hui. On s'est rencontré, je lui ai très vite dit que c'était lui le rôle, je n'avais pas besoin qu'il passe de casting. On est resté deux heures à parler et ça s'est fait naturellement.

Vous avez vous-même été acteur dans **VIE SAUVAGE** de Cédric Kahn et dans **TELLE MÈRE TELLE FILLE** de Noémie Saglio. En quoi cette expérience a-t-elle été importante pour vous ?

Je ne connaissais personne dans le milieu. J'ai fait un an et demi à la fac de cinéma de Saint-Denis mais ça ne m'a pas plu, il y avait trop de théorie alors que moi, je ne voulais faire que de la pratique. C'est cette même année que j'ai passé le concours « égalité des chances » à la Fémis, où j'ai rencontré Cédric Kahn. On s'est tout de suite bien entendu. Grâce à cette formation, j'ai réalisé un court-métrage.

À l'époque, j'étais serveur, je me faisais de l'argent comme ça puis je tournais un court et ainsi de suite. J'ai recroisé Cédric Kahn par hasard, des années après, je lui ai demandé un avis sur un projet que j'écrivais. Il lui manquait un rôle pour son film **VIE SAUVAGE**, alors il m'a mis en contact avec le directeur de casting Antoine Carrard. Je n'avais jusqu'alors pas eu beaucoup d'opportunités d'aller sur des tournages.

J'avais en tête le fantasme d'un plateau de cinéma, celui de **LA NUIT AMÉRICAINE**, sans savoir vraiment à quoi ça ressemblait. J'ai passé le casting et j'ai été pris. J'étais fou à l'idée de jouer avec Kassovitz. Je suis parti tourner dans les Cévennes. Sur le plateau, je discutais avec tout le monde, je voulais savoir comment ça fonctionnait. Je suis reparti avec plein de numéros de téléphone.

Puis, il s'est passé trois ans durant lesquels j'ai continué à écrire, à réaliser des courts auto-produits. J'avais peur de tout, de la lumière, de l'image, des comédiens, de la mise en scène donc je m'entraînais. Une fois que je n'ai plus eu peur, à 27 ou 28 ans, j'ai décidé de faire mon premier film, c'était **POLLUX**. Plus tard, Antoine Carrard m'a rappelé pour **TELLE MÈRE TELLE FILLE**. C'est une expérience qui m'a permis à la fois de retourner au bon moment sur un tournage de long-métrage et qui, pour diriger des adolescents, m'a aussi beaucoup aidé.



D'ailleurs, comment s'est déroulé le casting pour trouver les trois adolescents ?

Ça a duré plusieurs mois, on a reçu des centaines de candidatures avec la directrice de casting Sophie Lainé Diodovic. On est allé à la fête de Noël de Charleville, par exemple, il fallait qu'on se fasse remarquer, alors j'avais scotché sur moi des annonces pour casting en mode homme-sandwich ! On a vu énormément d'adolescents, on a reçu beaucoup de *tapes*, des vidéos via lesquelles je voulais qu'ils me parlent de leur meilleur copain, qu'ils me racontent un souvenir marquant, une histoire qui leur procurait une vive émotion.

Le processus a été long parce qu'on recherchait des individus, des natures mais aussi l'alchimie d'un groupe, un lien fort. Le trio s'est trouvé comme ça. Jusqu'à la dernière minute ça a beaucoup

bougé, puis je les ai vus tous les trois et c'était évident qu'il se passait quelque chose.

On a ensuite fait des mois de préparation avec les gamins. Les dialogues étaient très écrits mais au cours de ces répétitions, quand on les testait, certains sonnaient faux. Ces adolescents n'ont pas la même façon de parler que moi. Je leur demandais souvent : comment toi tu le dirais ? J'enregistrais tout et, au fur à mesure, je réécrivais puis je leur envoyais une nouvelle version du scénario. La version finale est une version qu'ils ont quasiment écrite, en tout cas pour ce qui est des dialogues.

Le film tisse une analogie entre le bracelet électronique de Raphaël Quenard qui l'oblige à rester dans un périmètre défini et l'endroit, et ce « trou » comme ils disent, où vivent ces enfants ?



Avec sûrement l'impossibilité d'en sortir aussi ?

Ce n'était pas intentionnel. Ce qui m'intéressait c'était que le loup soit dans la bergerie, c'est vraiment un personnage que j'ai imaginé comme ça.

Tous les jours, Max côtoie ce loup, dort à côté de lui et il peut mordre à n'importe quel moment. Le danger rôde constamment, il est tout près, mais Max ne peut pas s'échapper.

Vous travaillez déjà à l'écriture de votre prochain film ?

Oui, mais c'est encore secret. J'aime trop les surprises pour dévoiler quoi que ce soit ! Je clôture le traitement. Ce sera très haletant, parce que c'est ce que j'aime, mais aussi très sombre.

ENTRETIEN AVEC **DIEGO MURGIA**

**Comment êtes-vous arrivé au cinéma ?
Quel a été votre parcours ?**

Ma mère est comédienne et mon père est dans le milieu du théâtre. J'ai donc grandi au contact de cette culture, mes parents m'emmenaient avec eux sur les plateaux, en tournage, en répétition. Je suis souvent allé au théâtre petit en tant que spectateur, puis j'en ai toujours fait à l'école. J'étais un peu dans le bain. J'ai toujours été attiré par ce métier, j'ai toujours eu envie d'essayer. J'avais parlé de ce désir à un directeur de casting qui m'a ensuite appelé pour passer le casting du film d'Eve Duchemin, **TEMPS MORTS** (2023). C'était mon premier long-métrage, j'avais quatorze ou quinze ans. J'ai adoré l'expérience. Après ce tournage, j'ai rencontré mon agent qui m'a dirigé vers d'autres projets, dont **LES TROIS FANTASTIQUES**.



Y a-t-il eu des films qui ont été déterminants dans votre parcours, dans votre désir de faire du cinéma, de venir comédien ?

Petit, j'ai adoré **LA HAINE** de Mathieu Kassovitz (1995). La prestation des acteurs m'a énormément marqué, leurs regards, les dialogues... J'ai aussi été nourri par des classiques comme les sagas **STAR WARS** ou encore **HARRY POTTER**. J'ai beaucoup regardé de Disney aussi.

Comment s'est faite la rencontre avec le réalisateur Michaël Dichter ?

C'était un casting vidéo. D'ailleurs, il y a une anecdote assez marrante à ce sujet. Il fallait envoyer une tape dans laquelle il fallait se présenter, parler de son parcours, mais aussi raconter une petite histoire sur nous, quelque chose qui nous avait marqué, qui avait été important dans notre vie. Je me suis dit que j'allais y aller à fond et que j'allais jouer cette histoire, inventer quelque chose. Ça peut paraître un peu bizarre dit comme ça, mais j'ai décidé de lire une lettre et de faire croire que c'était la dernière lettre que ma mère m'avait envoyé avant de mourir. Mais j'imaginai la scène comme une blague puisqu'il était prévu, dans un premier temps, que je fasse cette scène en étant très triste, puis qu'ensuite on entende ma mère m'appeler pour mettre la table. Le problème c'est qu'ils y ont vraiment cru jusqu'au moment où je suis arrivé au casting avec ma mère...

Pour la deuxième phase, nous nous sommes beaucoup vus avec Benjamin Tellier qui joue Vivian, Jean Devie qui joue Tom et Cyprien Oudin qui incarne Corentin et d'autres acteurs qui étaient également là pour l'un des rôles. C'est pendant cette période qui a duré trois ou quatre mois que Michaël a vraiment cherché le groupe qui fonctionnerait le mieux, les acteurs qui matcheraient le mieux avec tel ou tel personnage. Il était aussi très attentif aux liens d'amitié qui pouvaient se créer entre nous.

À quel point le scénario s'est-il remodelé une fois le casting trouvé ? Y a-t-il une longue phase de répétitions, de recherches communes avec Michaël ?

Oui, il y a eu une période en amont du tournage où l'on s'est vraiment approprié les personnages et où on a remis beaucoup de choses en question, ça s'est poursuivi au moment du tournage. Je suis quelqu'un qui modifie assez mes textes pour essayer de trouver une forme de naturel. Le scénario était très écrit, mais il suffisait que Michaël me donne trois mots clefs pour que je me lance et que j'élabore mon propre texte autour du texte d'origine. Michaël adorait ça parce que ça nous permettait, avec les autres acteurs, de parler comme on parle dans la vie. Les réalisateurs écrivent des personnages et moi je viens avec ce que je suis. L'objectif, c'est de trouver un juste milieu pour créer une troisième personne qui est ici en l'occurrence Max. Michaël vient avec une première version du personnage, avec des idées, et moi je viens en tant que Diego Murgia et on crée en mixant tout ça. Je me sentais proche du personnage



et en même temps je devais m'éloigner de moi pour m'approcher de lui. Il y a beaucoup de scènes, de phrases qui viennent de moi, beaucoup de choses me ressemblent. Pour les scènes d'amitié, je m'inspirais beaucoup de comment je suis avec mes potes, même chose pour les scènes à la maison...

Qu'est-ce qui vous a particulièrement touché dans le scénario ?

D'abord, j'avais adoré le court-métrage de Michaël, **POLLUX** (2018). Pour **LES TROIS FANTASTIQUES**, le pitch me plaisait beaucoup, l'histoire me touchait et l'expérience proposée aussi, cette idée de créer une vraie amitié avec d'autres acteurs. Puis en parlant avec Michaël, en développant les personnages, ça m'a encore plus donné envie. Je me sentais assez libre.

Est-ce que ça a été tout de suite évident que vous alliez incarner Max plutôt qu'un autre personnage ?

À l'origine, j'ai été casté pour le rôle de Vivian, puis finalement Michaël a trouvé que je collais mieux avec Max et que Benjamin collait mieux avec Vivian. Pendant le casting, tous les comédiens s'entraînaient à jouer plusieurs personnages. Ce que Michaël disait au sujet du personnage de Max c'était qu'on devait jouer un enfant qui était forcé de devenir adulte, qui était forcé de grandir trop vite. On a beaucoup tourné autour des trois personnages, surtout Max et Vivian, Benjamin et moi. On a eu le temps de se familiariser avec les deux.

Est-ce que Michaël vous a conseillé des films à voir pour vous familiariser avec l'univers des **TROIS FANTASTIQUES ?**

Michaël s'est beaucoup inspiré du film **STAND BY ME** (de Rob Reiner, 1987). Pour la scène de fin, celle de la soirée avec le flingue, Michaël nous a montré à plusieurs reprises une scène de **BROTHERS** (Jim Sheridan, 2010) avec Tobey Maguire. La musique a joué aussi un rôle très important, la musique composée pour le film, on la passait parfois sur le plateau pendant quinze minutes avant une scène. On l'écoutait beaucoup, cela nous permettait de nous mettre dans l'ambiance. Il arrivait que Michaël nous donne des indications en se référant à la musique. Ça m'a beaucoup aidé, surtout dans la scène où Vivian et moi sommes autour du feu. La musique a été déterminante dans la réalisation de cette scène.

Il y a des scènes qui ont été compliquées à jouer pour vous ?

Celle qui a été la plus compliquée à jouer a été la plus belle. C'est la scène dans le hangar à la fin du film, dans laquelle Tom fait face à Corentin et que je les retrouve. À ce moment-là, c'était la fin du tournage, on était tous crevés, ça faisait un mois qu'on tournait. C'était le soir, c'était intense, on est passé par toutes les émotions, c'était dur mais on s'est tousentraïés. On était comme des frères, on se donnait du courage. Il y a eu beaucoup d'émotion entre nous, entre les quatre comédiens, sur le plateau ce jour-là.

Pouvez-vous me parler de votre collaboration avec Raphaël Quenard et Emmanuelle Bercot ?

Avec Raphaël, on s'est rencontré la première fois sur le tournage pour les scènes dans la maison, je ne saurais plus dire précisément laquelle. Il m'a tout de suite mis à l'aise, j'étais intimidé de tourner avec lui et avec Emmanuelle. À l'époque, il n'avait pas encore explosé comme aujourd'hui. On a beaucoup rigolé sur le plateau, c'était incroyable. On mangeait ensemble, après la journée de tournage on allait jouer à Fifa dans mon appart. On avait des scènes compliquées à deux, mais elles se sont très bien passées. On s'est beaucoup soutenus dans ces moments. Raphaël est un acteur qui joue à fond les choses, il est dans le personnage. S'il a une scène où il doit courir, il va faire trente pompes avant. Je me suis beaucoup inspiré de ça. Emmanuelle a été tout de suite très sympa avec moi. Elle m'a beaucoup mis en confiance, elle m'a rassuré. J'ai rarement été aussi fasciné par une interprétation de jeu sur un plateau. J'ai été impressionné par sa technicité.

Vous avez d'autres projets pour la suite ?

Je suis en classe de terminale, donc je me concentre vraiment sur les cours et sur cette dernière année. J'ai tout de même accepté quelques courts-métrages. J'ai passé des castings dont je ne peux pas trop parler. J'espère avoir quelque chose pour cet été.

ENTRETIEN AVEC **EMMANUELLE BERCOT**

Comment avez-vous rencontré Michaël Dichter ?

Je connaissais ses producteurs, ils avaient travaillé sur l'un de mes films. Ils m'ont contactée, m'ont envoyé le scénario, puis j'ai rencontré Michaël dans un café. Cédric Kahn qui le connaît m'avait dit grand bien de lui. J'avais aussi regardé son court-métrage **POLLUX**. Quand je lis un premier long-métrage, en général j'aime bien voir le ou les courts-métrages qui existent, qui ont été faits avant. C'est toujours mieux avant de rencontrer quelqu'un d'avoir vu son travail.



C'est ce qui vous décide à dire oui, davantage que le scénario ?

Oui, dans le fond le scénario n'est pas l'objet sur lequel je me décide. **LES TROIS FANTASTIQUES** est une sorte d'extension de **POLLUX**. En l'occurrence ici, il était plus utile que je voie le court-métrage. Il y avait beaucoup d'éléments préexistants qui m'aidaient à visualiser ce que Michaël avait envie de faire. Mon envie n'a donc pas été déterminée par le scénario, d'autant que le rôle est petit, ce qui n'est pas du tout un problème pour moi. Ce ne sont pas des rôles qui sont spécialement faciles à incarner, surtout quand il s'agit de personnages un peu passifs, qui ne font pas avancer l'action. Ce n'est donc pas non plus là-dessus que je me suis déterminée. Il y a eu deux choses importantes : la rencontre avec Michaël qui a ce tempérament extrêmement passionné, bouillonnant, curieux, un peu survolté. J'ai été touchée par sa personnalité, on sentait qu'il avait une envie furieuse de tourner, qu'il avait aussi plein d'idées. Il y a autre chose qui a été déterminant pour moi : quand j'ai rencontré Michaël, il avait déjà l'accord de Raphaël Quenard. J'avais très envie de jouer avec lui. Ce qui me décide en général c'est évidemment la personnalité du metteur en scène, mais ce sont aussi beaucoup les partenaires. Je trouve aussi que le choix du casting donne beaucoup d'indices sur l'identité du film, sur les goûts du réalisateur.

Comment avez-vous approché ce personnage ? Comment avez-vous réfléchi à l'incarnation de cette passivité dont vous parlez ?

Comme souvent avec ce type de personnage féminin, il s'agit d'un personnage sur lequel on sait peu de choses, si ce n'est qu'elle est complètement dépressive et totalement dépassée. Elle n'est plus capable d'exercer son rôle de mère et de protéger ses enfants. C'est ce qui est difficile et ce qui pose question : à part sa dépression, elle n'a pas d'histoire. Il y a assez peu d'éléments sur lesquels s'appuyer. J'ai autour de moi des femmes qui ont ce type de vie-là, ça m'a aidé à incarner les choses de la manière la plus juste possible. Mais finalement, je m'appuie sur des choses très concrètes : les costumes et le décor. Quand je vois où elle habite, comment elle vit, quel meuble elle a choisi, les cadres qu'elle met ou qu'elle ne met pas, comment est sa cuisine... Ça m'aide tout à coup à donner chair à quelqu'un qui n'existe que dans sa dépression. Quand on est très déprimé, au bout du rouleau, en surface, on a un peu toujours la même couleur, mais à l'intérieur il se passe plein de choses. C'est cet intérieur que j'ai essayé de remplir avec toutes ces données concrètes.

Est-ce que vous avez eu besoin de vous raconter une histoire sur elle ?

Ça m'arrive de le faire, mais là je ne l'ai pas fait du tout parce que je n'en ai pas eu besoin. Comme je le disais, je connais ce genre de femmes qui portent ce désœuvrement sur les épaules. Ça me suffisait. J'avais aussi les présences physiques de Diego et de Raphaël en face de moi qui me permettaient que tout cela s'incarne.



Vous avez beaucoup discuté du personnage avec Michaël ? Ou vous a-t-il laissé libre de vous l'approprier ?

On n'en a pas beaucoup discuté, il y avait quelque chose d'assez évident. Je pense que quand on fait le choix d'un acteur, il y a 90% du travail qui est fait. Michaël pouvait être directif sur des répliques ponctuelles ou sur des placements, des mouvements, mais pas tellement sur le personnage lui-même. On n'a pas eu besoin d'en parler beaucoup. Je pense qu'il y avait quelque chose d'assez évident à l'écriture qui ne posait pas tellement question.

Quand vous êtes actrice pour d'autres cinéastes, oubliez-vous que vous êtes vous-même cinéaste ? Est-ce que vous prenez congé de ça ?

Ça se passe en deux phases. Quand je joue, entre moteur et action, je déconnecte complètement mon cerveau de réalisatrice, mais entre les plans, j'aime beaucoup regarder. Le fait d'être actrice me permet d'être sur les plateaux d'autres cinéastes. J'aime observer ce qu'il se passe, comment les gens travaillent, comment le film est mis en scène, comment il est découpé. Je ne débranche pas du tout mon cerveau à ce moment-là parce que ça m'intéresse à titre personnel. En revanche, je ne me permettrais jamais d'intervenir en tant que metteuse en scène dans un film où je suis actrice. Ça m'enrichit de voir d'autres metteurs en scène travailler, c'est stimulant.

LES TROIS FANTASTIQUES est un teenage movie rattaché à un imaginaire très américain, mais il est aussi travaillé par un naturalisme à la française, une veine sociale. En tant que cinéaste, vous vous êtes aussi interrogée sur des questions de société liées à la notion d'abandon, est-ce que c'est cette donnée qui vous a particulièrement touchée dans le scénario ?

Oui, c'est ce qui m'a le plus touché. D'ailleurs, le côté teenage movie n'était pas tellement visible au scénario, je l'ai découvert en voyant le film. Le film a pris une dimension américaine pendant son tournage. À la lecture, c'est vrai que c'est la veine sociale qui m'a le plus captée. À titre personnel, je suis intéressée par tout ce qui touche aux enfants, aux adolescents. Ce sont des âges que j'ai beaucoup traités moi-même dans mon travail. Cette veine sociale, c'est ce que je préfère au cinéma. Ça me plaisait beaucoup que le film se situe dans les Ardennes. Même si c'est laissé hors-champs, l'histoire de l'usine, la difficulté sociale de ce monde laissé à l'abandon comme le sont les enfants, ça me parle.

Pouvez-vous me parler de votre rencontre avec Diego Murgia ?

Je ne le connaissais pas. Ça a vraiment tout de suite collé avec lui, il est très impliqué. Je n'étais là que cinq jours, mais il y a eu tout de suite une proximité, une familiarité, une complicité très naturelle. C'était très agréable de jouer avec lui parce qu'il est

hyper impliqué et en même temps très joyeux. Il ne se prend pas du tout au sérieux. C'est déjà un acteur très au point, donc je n'avais pas besoin de prendre tous ces petits détours qu'il faut parfois utiliser avec des gamins qui n'ont jamais tourné ou qui ne se rendent pas tout à fait compte de ce qu'ils sont en train de faire. Lui, se rendait très bien compte et il était super bon, on jouait vraiment ensemble. Entre nous trois, il y a eu une espèce de cohésion familiale et naturelle. Il y a quelque chose de très emphatique chez Diego.

Jouer dans un premier long-métrage c'est une manière pour vous de rester au contact de la jeune génération ?

J'aime bien participer à un premier film parce que je trouve qu'il y a toujours une énergie très particulière. On a toujours dans les premiers films une sensation, des ambiances de court-métrage, j'aime bien ça. Tout est moins formaté, moins hiérarchisé. J'aimais beaucoup l'atmosphère de ce plateau, il y avait beaucoup de gens jeunes, personne n'est blasé, il y avait une espèce d'émulation qui effectivement me rappelle mes propres débuts. Mais c'est quelque chose qu'on peut garder en vieillissant ! C'est vrai qu'il y avait une dynamique spéciale sur ce tournage qui tient vachement à la personnalité de Michaël qui est un peu tout feu, tout flamme.

ENTRETIEN AVEC **RAPHAËL QUENARD**

Pouvez-vous me raconter votre rencontre avec Michaël Dichter ?

Michaël m'a proposé le scénario, puis on s'est rencontré dans un café. On a tout de suite accroché et multiplié les familiarités entre nous, comme deux copains qui se connaissent depuis très longtemps. Il m'a ensuite rapidement montré les castings des jeunes comédiens, de Diego Murgia, de Benjamin Tellier, de Jean Devie. On s'est ensuite revu pour quelques répétitions et c'est comme ça qu'on a commencé à entrer dans la phase de travail.



Pouvez-vous dire à quel point le personnage de Seb, le grand frère de Max, interprété par Diego Murgia, a évolué entre la première version du scénario et ces phases de répétitions ?

J'adore pouvoir intervenir dans l'élaboration d'un personnage. Je propose beaucoup de choses, d'idées et Michaël est très réceptif, il laisse libre court à l'improvisation même si dès le départ, la couleur de son personnage, celle qui apparaissait dans le scénario, était déjà inscrite. Sa trajectoire n'a donc pas changé puisque les grands éléments du récit sont restés en place. En revanche, il y a eu des modulations à l'intérieur des séquences. Michaël est très preneur de toute forme d'apport du comédien lors des répétitions, même s'il y a déjà sa version dialoguée. J'ai souvent envie d'ajouter de la matière à mon personnage. C'est quelque chose dont nous avons beaucoup discuté ensemble. Je me pose toujours la question de savoir si l'on ne peut pas ajouter tel ou tel élément, c'est le cas pour les scènes dans la cuisine, celle avec Diego dans la salle de bain... Je ne connaissais pas Diego avant le film et c'est vraiment devenu un pote, il y a eu une belle alchimie entre nous. La première fois que l'on s'est rencontrés, c'était le premier jour du tournage, car lors des répétitions je n'étais qu'avec Michaël. Nous nous sommes donc rencontrés pour la première fois sur la scène des retrouvailles. En tant qu'acteur, j'essaie toujours d'apporter des éléments instinctifs, qui viennent sur le moment, des éléments que le personnage m'inspire, j'essaie de travailler sur la manière dont on le ressent intérieurement.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement séduit dans le scénario des *TROIS FANTASTIQUES* ?

Je ne choisis pas un scénario en fonction d'une règle ou d'un paramètre précis. Le choix se situe à la jonction de plein de choses : le metteur en scène, les acteurs, l'histoire. La première question que je me pose quand même quand je reçois un scénario c'est : est-ce que c'est un film que j'ai envie de voir en tant que spectateur ? Puis : est-ce que je projette de prendre du plaisir dans l'incarnation du rôle qu'on me propose ? C'est quelque chose qui se passe dans mon ventre, que je ressens instinctivement. Après, évidemment, s'il y a des acteurs avec lesquels tu as envie de jouer, comme Emmanuelle Bercot ici, si tu t'entends bien avec le réalisateur, si tu es en accord avec sa vision, si tu sens le grand metteur en scène... Tout cela rentre évidemment en ligne de compte.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement touché alors ici ?

Je dirais la relation fraternelle. Je suis très proche de mon frère et de ma sœur, la fratrie est quelque chose qui me parle, même si la relation ici n'a rien à voir avec celle que je vis, puisqu'elle est beaucoup plus toxique. Le film est très axé sur cette question et ça m'intéressait beaucoup d'imaginer cette relation tortueuse. Le petit frère devrait être guidé. C'est ce qu'on attend d'un grand frère, qu'il lui montre la voie. Ici c'est l'inverse, Max se retrouve pris dans les pires salades à cause de lui.



Le personnage de Seb est un personnage ambivalent, c'est un personnage au départ lumineux, sympathique qui va progressivement s'assombrir. Comment avez-vous travaillé cette ambiguïté, sans que la rupture d'un visage à l'autre ne soit trop franche ?

Il fallait qu'on découvre progressivement son degré de toxicité, que ce ne soit pas évident. Il fallait qu'au début on soit ému par les retrouvailles, car c'est un peu comme si Diego retrouvait son idole. Très vite, il veut lui montrer sa chambre, il veut le réintégrer tout de suite dans leur quotidien, il éprouve vraiment un amour sans limite pour son grand frère, il lui voue une forme de culte, c'est un sentiment que l'on peut éprouver pour ses aînés dans une famille. Au départ, on devait donc ressentir cette complicité franche et douce. La duplicité, le degré de planification de ce personnage un peu malsain qu'est le grand frère devaient apparaître crescendo, grâce à des détails, ça ne devait pas être flagrant. À la fin, par contre, tu te prends un coup d'épée quand tu vois son niveau de bassesse morale. Mais c'est ce qui était intéressant et c'est ce qui arrive dans des familles. Là, il n'y a plus une once de valeur qui subsiste.

Vous évoquez tout à l'heure Emmanuelle Bercot. C'est une actrice qui compte pour vous ?

Oui, j'ai beaucoup d'admiration pour Emmanuelle. Je la trouve tellement habitée. En ce moment, elle joue dans une pièce d'Ivo van Hove au Théâtre de la Ville qui est une adaptation d'Ingmar

Bergman (*APRÈS LA RÉPÉTITION / PERSONA*). Je n'ai jamais vu ça, je n'ai jamais vu une prestation d'actrice comme ça. C'est comme Cate Blanchett dans *BLUE JASMINE* de Woody Allen : tu es sidéré par autant de justesse, de talent. Elle t'emporte par des vagues d'émotion, elle te submerge. Elle est exceptionnelle et je trouve que c'est quelqu'un d'extraordinaire, autant professionnellement qu'humainement.

Michaël Dichter évoque beaucoup les influences de l'héritage du cinéma américain sur son film, influences qui vont des GOONIES à James Gray. Avez-vous, vous aussi, besoin de vous immerger dans un lot d'influences pour composer un personnage ? De vous inspirer d'autres personnages de fiction ?

Je ne me dis jamais : "Tiens, je vais m'inspirer de telle ou telle chose pour un film", mais je m'inspire tout le temps, toute l'année, en flux tendu. J'essaye de me nourrir de façon boulimique, de façon globale. C'est ensuite le cocktail de tout ça qui se déplace sur les rôles. Après si un réalisateur a des références en tête, qu'il me demande de les consulter, je vais évidemment le faire. Avec Michaël, c'est vrai que nous avons des références communes, que ce soit James Gray ou bien un acteur comme Ryan Gosling dans les films de Derek Cianfrance, *MY BLUE VALENTINE* ou encore *THE PLACE BEYOND THE PINES*, même si ce sont des registres très différents.

Le fait que le personnage de Seb porte un bracelet électronique qui le contraint à un périmètre précis fait de lui un animal en cage.

C'est exactement ça. Il est enfermé, c'est une bête blessée qui fait mine que tout va bien au départ pour mieux attendrir son entourage et peut-être aussi pour mieux se jouer de lui. C'est quelqu'un qui peut rugir et exploser comme un animal en cage. Je me rappelle que nous avons beaucoup parlé de cet aspect-là avec Michaël.

Le film est marqué sociologiquement sans que cela n'occupe le centre du récit. Le politique passe davantage par la fiction, par le romanesque. Cette donnée est-elle importante pour vous ?

Ce que j'aime dans le film, c'est que cet aspect n'est pas flagrant et n'a pas de valeur explicative, c'est une toile de fond. Comme dans la vie, les enjeux individuels passent avant. Ce qui me touche personnellement, c'est le cinéma qui est contenu dans la trajectoire humaine plus que les messages politiques que le film peut porter ou véhiculer. J'ai l'impression que si c'est profondément humain, c'est inévitablement politique à un endroit.

LISTE ARTISTIQUE

Diego MURGIA	Max
Emmanuelle BERCOT	Aude
Raphaël QUENARD	Seb
Jean DEVIE	Tom
Benjamin TELLIER	Vivian
Maxime BAILLEUL	Franck
Pauline CHER	Anna
Cyprien OUDIN	Corentin
Raymonde GANDER	La principale

LISTE TECHNIQUE

Producteurs

Alice GIRARD, Noël FUZELLIER,
Marine LEPAULMIER et Philippe WENDLING

Sociétés de Production

Rectangle Productions et Les Films Norfolk

Scénario

Michaël DICHTER et Mathias GAVARRY

**Avec la collaboration de
D'après un court-métrage**

Judith GODINOT

écrit par

Michaël DICHTER et Marie MONGE

Image

Maxime COINTE

Montage

Sarah TERNAT

Musique

Hugo GONZALEZ-PIOLI

1^{ère} assistante mise en scène

Agnès GUILBAULT

Casting

Sophie LAINÉ-DIODOVIC

Son

Hugo DEGUILLARD, Loïc POMMIÈS,
Damien BOITEL, Aymeric DUPAS

Décors

Lucie BEAUVERT

Costumes

Floriane GAUDIN

Maquillage

Laetitia HOGDAY

Scripte

Nelly DUGELAY

Direction de production

Anne-Claire CRÉANCIER

Direction de post-production

Mélanie KARLIN

Distribution

Zinc.

Ventes internationales

Best Friend Forever